

Dans le miroir obscur de la pandémie

L'état d'exception de la pandémie semble avoir accompli, au moins en partie, le rêve du capitalisme

Gabriel Zacarias

Je parlais avec un ami qui habite à Bergame, ville au Nord de l'Italie où j'ai vécu et étudié et qui est aujourd'hui l'une des plus affectées par l'épidémie du Coronavirus. Celui-là m'a décrit la situation comme « un épisode infini de *Black Mirror* ». Effectivement, il est difficile d'écarter la sensation que nous vivons une dystopie, comme celles qui sont représentées dans tant de séries du genre. Ce n'est pas un hasard si *Black Mirror*, peut-être la plus célèbre parmi ces séries, comporte le mot « miroir » dans son titre. Ses épisodes ne représentent pas un monde lointain – une époque distante, des galaxies éloignées, des univers parallèles – mais un futur proche de datation incertaine. À la fois étranges et familières, ses intrigues nous laissent imaginer à quoi mènerait le renforcement de tendances déjà présentes dans notre quotidien. Ce que nous vivons en ce moment peut être appréhendé de la même manière, la modification de nos habitudes semblant annoncer un futur déjà là. Que peut-on comprendre du monde où nous vivons à partir de cet « épisode infini » ? Les moments exceptionnels ou de crise peuvent aider à porter un regard critique sur ce que chacun considère comme « normal ». J'ai proposé ailleurs qu'on se regarde dans le « miroir de la terreur » pour mieux comprendre la société du capitalisme tardif qui avait engendré les formes nouvelles de terrorisme¹. De façon analogue, je crois pertinent de réfléchir aux temps présents à partir de l'image en train de se former sur le miroir obscur de la pandémie.

La situation nous invite à penser sur plusieurs plans : l'organisation politique, la reproduction économique, le rapport à la nature ou les usages de la science. Je veux problématiser ici seulement l'idée de « distanciation sociale », rapidement acceptée en tant que norme autour du globe, entraînant la progressive interdiction des rencontres et la normalisation d'une vie quotidienne menée en confinement. La situation pandémique repose sur une contradiction qu'il faut souligner. La rapide expansion de la maladie

¹ Gabriel Zacarias, *No espelho do terror: jihad e espetáculo*, São Paulo: Elefante, 2018.

résulte des flux globaux qui ont unifié les populations à l'échelle planétaire. De la pandémie naît le paradoxe d'une population globale unifiée en un statut égal de confinement. Il y a, en somme, un isolement concret des individus dans un monde entièrement connecté. Ce paradoxe n'est pas un paradoxe exclusif de la pandémie, mais un paradoxe que la pandémie a mené à l'extrême, le rendant par là visible. En réalité, la dialectique entre séparation et unification (de ce qui est séparé) est à la base du développement du capitalisme occidental ayant unifié le globe.

Guy Debord avait déjà remarqué cette contradiction structurante lorsqu'il a essayé de comprendre la phase « spectaculaire » du capitalisme, qui s'annonçait au siècle dernier. Ce qu'il a appelé la « Société du Spectacle » était une forme sociale basée sur le principe de la séparation. Ce qui a été souvent décrit comme une société de communication des masses pouvait être compris à l'inverse comme une société où la faculté de communiquer était massivement perdue. La communication au sens fort était l'apanage de la vie en communauté, un langage commun engendré par une existence en commun. Ce qui arrivait aux sociétés du capitalisme avancé était précisément le contraire. L'expansion dans l'espace – grandes villes, banlieues écartées, circulation économique globale – et la rationalisation du travail, à partir de l'hyperspécialisation des tâches individuelles, ont signifié l'éloignement concret entre les personnes et la perte de l'entendement commun, facteur amplifié par le monopole de l'Etat sur l'organisation de la vie collective. La disparition progressive de la communauté et de ses formes de communication était la condition préalable au surgissement des médias de masse – lesquels étaient le contraire des moyens de communication, puisqu'ils étaient fondés sur l'isolement réel croissant. Les millions de spectateurs prostrés devant des appareils télé, en consommant les mêmes images sans pouvoir s'en parler, restaient une figuration assez claire du fait que le spectacle, comme l'a écrit Debord, « réunit le séparé, mais il le réunit *en tant que séparé* » (§29). Certains croient que cette critique serait devenue désuète grâce à l'avènement de l'internet et des technologies qui en découlent. Au lieu de spectateurs prostrés devant les appareils télé d'hier, on aurait aujourd'hui des spectateurs « actifs », qui s'échangent des messages, produisent et diffusent leurs propres contenus. Mais la vérité est que rien dans le dernier demi-siècle n'a mis en question la séparation fondamentale sous-jacente au développement même des technologies de communication. La scène très habituelle d'amis autour d'une table de restaurant, qui au lieu de se parler regardent les écrans de

ses propres portables, devrait suffire pour démontrer cette vérité. De nos jours, le séparé est réuni comme séparé là même où il occupe le même espace physique.

Ce qui nous a été dérobé en ce moment de pandémie a été la possibilité de cohabiter l'espace physique. Dans les conditions présentes, l'interdiction des rencontres et l'obligation du confinement semblent plus aisément acceptables pour la population mondiale que ne l'auraient été l'interdiction ou une panne de l'internet ou des réseaux sociaux. Ironiquement, la « distanciation sociale » est maintenant revendiquée pour le sauvetage d'une société qui a toujours été fondée sur la distanciation. Le seul endroit de rencontre existant dans une société productrice de marchandise est, en vérité, le marché – c'est là que les marchandises entraînent par la main ses producteurs et consommateurs et c'est pour son compte que les hommes se rencontrent. C'est l'absence de ces rencontres, maintenant interdites, qui étonne tout le monde – la fermeture des espaces de travail et de consommation. Mais le capitalisme, qui était un rapport social médiatisé par des choses, s'est dédoublé dans un rapport social médiatisé par des images. Et il est désormais possible d'être dans un lieu sans y être. Il est possible de travailler (jusqu'à un certain degré) et consommer (sans limite) sans qu'on ait besoin de sortir de chez soi. Tout peut être à la portée de la main (ou plutôt du doigt qui touche l'écran), on peut tout avoir sans sortir de chez nous – la promesse du bonheur offert par le marché et réitéré par chaque publicité n'était-elle déjà la promesse d'une vie en confinement ?

L'état d'exception de la pandémie semble alors avoir réalisé, au moins en partie, le rêve du capitalisme. Dans le cas où l'épisode dystopique que nous vivons en ce moment se révèle un « épisode infini », il serait aisé d'imaginer une population totalement habituée aux rapports virtuels, au confinement nourri par Netflix et les services de livraison. Les voyages seraient interdits, restreints aux flux des marchandises, fruit d'un secteur productif majoritairement automatisé. Le spectacle, qui depuis longtemps s'efforçait de détruire la rue, d'abolir la rencontre et de faire disparaître tous les espaces de dialogue – pour anéantir les alternatives à la pseudo-communication spectaculaire – aurait finalement atteint son but. L'espace réel, délaissé par les êtres humains confinés et obligés de s'enfuir dans la virtualité, n'appartiendrait plus qu'aux marchandises. La circulation humaine, « sous-produit de la circulation des marchandises », serait finalement devenue superflue, et le monde en entier livré aux « marchandises et leurs passions » (Debord, §168 et §66).

Ceci n'est qu'un exercice d'imagination – un scénario improbable pour l'instant. Il est aisé d'anticiper pourtant que dans l'avenir nous assisterons à une augmentation du contrôle des flux globaux et de la circulation de personnes sous des prétextes sanitaires, avec une progressive normalisation des procédés d'exception actuels (de façon analogue à ce que nous avons connu pour le terrorisme après le 11 septembre 2001). De toute façon, faire des pronostics dans un contexte tellement incertain est toujours hasardeux. Mais le moment demande de la réflexion et penser à ce qu'on connaît est ce qu'on peut faire de mieux. Ce que nous ressentons comme le moins problématique en ce moment est sans doute ce qui exige précisément d'être problématisé. Reste à espérer que la distanciation sociale se convertisse en distanciation ou « effet de distanciation » (*Verfremdungseffekt*) dans le sens attribué par Brecht – celui de rupture avec la représentation autonomisée de la société du spectacle et ses illusions (dont la plus grande de toutes : celle de l'économie capitaliste, reproduction insensée et incessante de valeur abstraite en dépit de la vie). Une distanciation-par rapport à *cette forme* de société : une occasion nécessaire pour repenser de manière critique les séparations qui la fondent, et les limites imposées par le capitalisme à la vie quotidienne.

Mars 2020.

4

Gabriel Zacarias est MCF à l'Université de Campinas au Brésil.

*texte paru en portugais dans le site de *Revista Cult*, traduit par l'auteur.